

The background of the cover is a photograph of a woman in traditional indigenous attire. She is wearing a large, vibrant headdress with green, yellow, and red feathers. She has a blue and red headband and is adorned with multiple necklaces of gold and green beads. To her right, a golden mask with a human-like face and a crown is visible. The background is a lush green forest.

Louna Tcherko
Sandro Fmilio

Les chants de l'âme

Les six
premiers
chapitres

 Editions
Humanis

Louna Tcherko
Sandro Emilio

Les chants de l'âme

Les six premiers chapitres





Découvrez les autres ouvrages de notre catalogue !

[http : //www. editions-humanis. com](http://www.editions-humanis.com)

Luc Deborde
BP 30513
5, rue Rougeyron
Faubourg Blanchot
98 800 - Nouméa
Nouvelle-Calédonie

Mail : [luc@editions-humanis. com](mailto:luc@editions-humanis.com)

ISBN : 979-10-219-0059-2

Février 2014.

Toute utilisation du texte, reproduction, représentation, adaptation totale ou partielle par quelque procédé que ce soit, faites sans le consentement écrit des ayant droits (auteurs et/ou éditeur), constituerait, pour tous pays, un délit sanctionné par la loi sur la protection de la propriété littéraire.

L'intégralité des droits d'auteurs du présent ouvrage est versée à l'Association pour l'enfance AMVIE (Association pour une Meilleure VIE).

Sommaire

Avertissement :

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

Environ 97 pages au format Ebook. Sommaire interactif avec hyperliens.

<u>I.....</u>	<u>6</u>
<u>II.....</u>	<u>9</u>
<u>III.....</u>	<u>15</u>
<u>IV.....</u>	<u>17</u>
<u>V.....</u>	<u>22</u>
<u>VI.....</u>	<u>26</u>

Cette édition gratuite comprend les six premiers chapitres de ce livre. Pour obtenir la version intégrale, cliquez sur le lien ci-dessous ou recopiez-le dans votre navigateur :

http://www.editions-humanis.com/_979-10-219-0084-4.php

Remerciements à Pío, à Gène.

Plus qu'un animal raisonnable,
l'homme est un animal magique.

I

Dana se sentit irritée lorsqu'elle pénétra dans le grand salon où se tenait la conférence. Le regard des hommes d'abord. Dans les yeux de certains, qui la dévisageaient, l'évaluaient, brillait une lueur malsaine de concupiscence. L'atmosphère entière était saturée de rires forcés, d'exclamations de circonstances, de sourires faux et mielleux. Elle signa la liste d'émargement que lui tendit l'hôtesse.

Sur le côté gauche de la salle était dressée une longue table de banquet, décorée de fleurs aux couleurs vives, autour de laquelle s'étaient agglutinés les participants. Dana trouva cela obscène. Les plateaux regorgeaient de victuailles riches et nourrissantes, des montagnes de salades de toutes sortes, des rôtis et poulets tranchés et découpés, des crevettes et fruits de mer à foison, sans compter les corbeilles de fruits exotiques. Le cocktail dînatoire se composait aussi de mets plus délicats et excessivement onéreux, saumons fumés entiers et foies gras.

Quel gâchis, se dit Dana. Outre sa rencontre récente avec le chauffeur de taxi, qui l'avait déposée et qui passait dix à douze heures par jour dans son véhicule pour gagner à peine de quoi vivre, elle pensait à toutes ces personnes qu'elle avait croisées dans les rues de Lima, dans les quartiers chics de Miraflores ou de Barranco depuis son arrivée au Pérou quelques semaines auparavant. Des femmes et des enfants surtout... Des visages émaciés, des silhouettes courbées par le poids de la vie, des corps honteux, recroquevillés comme des bêtes meurtries, le ventre vide et un bras tendu, une main entrouverte, hésitante, quémendant d'un ton plaintif quelques pièces.

Sa première mission à l'étranger – elle ne considérait pas l'Espagne et les deux années passées à terminer sa thèse de doctorat comme un pays étranger à proprement parler, tellement elle s'était laissée gagner par la langue, la culture, la movida et s'était sentie chez elle – sa première confrontation avec la pauvreté, la misère et surtout pas celle des reportages télévisés de fin de soirée qui la quantifient, la banalisent, mais la vraie, l'authentique, celle qui donne un haut le cœur, répugne et fait parfois tourner la tête comme un aveu d'impuissance.

Il fallait qu'elle boive. La conférence n'avait pas encore commencé. Elle avait soif d'alcool, son corps lui en réclamait et elle savait qu'avant le début des interventions, elle pourrait se fondre parmi les invités et se faufiler jusqu'au bar. Elle pourrait étancher ce besoin, l'apaiser pour un temps, sans attirer l'attention.

Elle avait bu d'une traite les deux premiers Pisco Sour. Elle s'apprêtait à en commander un troisième lorsqu'elle sentit une présence toute proche. Elle se retourna, il n'y avait personne à proximité. À l'autre bout de la pièce, en face, un peu à l'écart, un regard croisa le sien, celui d'un homme qui semblait ne regarder qu'elle parmi les invités présents. Il s'en distinguait par son allure. *Il n'est pas d'origine européenne*, pensa Dana. De taille moyenne, sa silhouette fine n'avait pourtant rien de frêle. Sous ses vêtements désuets se dégageait de la puissance. C'était l'impression qu'il donnait à Dana. Son nez busqué se détachait du reste du visage plutôt rond, aux pommettes hautes et saillantes ; mat de peau, il avait les cheveux noirs et raides. L'homme ne cessait de la fixer.

La voix d'un attaché du Centre Culturel, rendue nasillarde par la piètre qualité de la sono, interrompit l'échange muet que Dana venait d'avoir avec cet inconnu. L'homme qui avait pris le micro se présenta sommairement dans un espagnol parfait mais avec un accent français comme jamais encore elle n'en avait entendu. Il remercia les participants, les bailleurs de fonds et autres sponsors avant d'enchaîner avec l'objet de la conférence.

— ... Cette année le Centre culturel franco-péruvien a décidé d'emprunter à notre pays frère, le Brésil, la date du 21 septembre, fête de l'arbre, pour organiser le premier colloque panaméricain sur la préservation des forêts premières.

Dana se retint d'éclater de rire à l'évocation du colloque qu'elle estimait ne réunir guère plus d'une centaine de personnes.

L'attaché continua avec quelques banalités d'usage puis invita l'un des intervenants à le rejoindre sur l'estrade rehaussée d'un pupitre. L'homme qui se présenta devant l'assemblée était visiblement peu préparé à ce type d'exposé en public. Il se cachait derrière ses lunettes et semblait intimidé, se raclant régulièrement la gorge lorsqu'il commençait une phrase. À aucun moment il ne regarda de face son auditoire, le visage plongé dans ses notes qu'il se contenta de lire. Son rapport était précis et complet.

— ... Chaque jour, mesdames et messieurs, nous estimons que notre pays voit disparaître 600 hectares de forêt amazonienne...

Un des participants l'interrompit brusquement.

— Quelle est la superficie de la forêt amazonienne en territoire péruvien ?

L'espace d'une seconde, le conférencier releva le nez de ses notes, le visage empourpré et surpris.

— La forêt amazonienne couvre 60 % du territoire national, répondit-il de manière laconique.

Quelle question, s'étonna Dana, c'est de notoriété publique, les chiffres on les connaît, on les trouve partout !

Il s'apprêtait à poursuivre lorsqu'à nouveau une voix s'éleva dans l'assemblée.

— Pouvez-vous nous dire quelles en sont les principales essences et celles qui sont plus particulièrement menacées et qui devraient...

L'homme n'eut pas le temps de terminer de poser sa question.

— Écoutez... Ce n'est pas l'objet de mon intervention et cela m'amènerait à dresser une liste exhaustive qui n'apporterait, en soi, rien au problème soulevé, termina-t-il d'un ton sec.

Dana bondit intérieurement. *Si les essences amenées à disparaître, certaines inconnues encore, ne constituent pas LE problème majeur en soi, ce Monsieur n'a rien compris, pensa-t-elle exaspérée. Et que dire alors de ma présence au Pérou et de la nature de mon travail qui n'ont alors plus aucun sens !*

— Quel imbécile ! souffla-t-elle à voix basse en français.

Alors qu'elle se demandait si elle allait continuer à assister à la conférence, son regard croisa à nouveau celui de l'inconnu. Il n'avait pas bougé de place. Il semblait avoir senti son agacement. Il lui souriait tout en manifestant sa propre désapprobation en remuant la tête. Cet homme, qui semblait partager son point de vue, l'intriguait. Elle décida de rester jusqu'à la fin, ne serait-ce que dans la perspective d'échanger quelques mots avec lui. Elle se rapprocha du buffet et commanda un whisky qu'elle s'obligea à siroter lentement tout en prêtant une oreille à ce qui se disait.

Le rougeaud à lunettes poursuivait inlassablement, assomant l'auditoire de chiffres.

— ... la principale cause reste, je vous le rappelle, l'exploitation illégale cautionnée par les firmes étrangères... ne négligeons pas la carence des autorités incapables de coordonner leurs actions dans les provinces ni de fédérer les ONG qui travaillent chacune dans l'ignorance de ce fait l'autre...

Ce n'est plus possible, se dit Dana, c'est beaucoup trop long. Cet homme est un véritable soporifique.

— ... c'est un total de 216 000 hectares sur les 70 millions d'hectares de forêts que compte le Pérou qui disparaissent chaque année... le pourcentage des coupes illégales s'élève à...

Cette fois-ci, rideau ! Je m'arrête là ! pensa Dana. Cela durait depuis près d'une heure. Elle jeta un coup d'œil circulaire sur l'assemblée qui peu à peu s'était affaissée sous le poids des données chiffrées. Certains participants semblaient s'être assoupis. Elle parcourut avec atten-

tion le programme qu'on lui avait remis à l'entrée. Aucun des thèmes à venir ne lui sembla digne d'intérêt. Elle s'apprêtait à quitter discrètement les lieux lorsqu'elle sentit que quelqu'un avait délicatement posé sa main sur son épaule. Elle fit volte-face et se trouva nez à nez avec l'inconnu.

— Bonjour, je suis Mirko, lui dit-il avec beaucoup de douceur et en souriant.

Dana, d'abord surprise, lui tendit la main par automatisme. Il la prit et lui sourit à nouveau. Elle sentit dans la poignée de main la même douceur qu'elle avait décelée dans la voix.

— Bonjour, lui répondit-elle, je suis Dana Al...

— Je sais qui vous êtes, enchaîna Mirko, j'étais à l'entrée lorsque l'on vous a remis votre badge. Vous êtes le Docteur Dana Altali, ethno pharmacologue et...

— Et je suis en mission quatre ans au Pérou pour le compte de mon Institut, débita ironiquement Dana. Vous alliez poursuivre ainsi, non ?

Dana se sentit froissée par cette intrusion qu'elle trouvait un peu directe, et à la fois ravie. Elle avait elle-même souhaité ce rapprochement. Mirko se tenait devant elle, toujours aussi avenant et serein.

— Je m'apprêtais à partir...

— Je sais, c'est pour cette raison que je me suis permis de vous aborder.

Dana était sous le charme. Mirko n'était pas beau à proprement parler mais il se dégageait de sa personne quelque chose d'indéfinissable.

— Je souhaiterais vous rencontrer et m'entretenir avec vous, lui dit-il avec simplicité. C'est important !

— C'est à titre professionnel ou... ?

— Absolument.

— Demain, je suis libre à l'heure du déjeuner, lui répondit-elle, ce qui ne l'engageait que pour une heure ou deux.

Lorsqu'elle se retrouva dans le taxi qui la reconduisait à son hôtel, Dana était songeuse. Elle relisait le bout de papier sur lequel elle avait griffonné le nom et l'adresse du restaurant dans lequel lui avait donné rendez-vous ce mystérieux Mirko.

II

Le front collé derrière la fenêtre, je regarde mes frères jouer, six étages plus bas. Il y a du vent, il emporte leur ballon trop léger. Leurs vêtements flottent, leurs tee-shirts colorés se détachent des dalles en béton de l'aire de jeux. Ils ressemblent à des cerfs-volants prêts à s'élever dans le ciel. Ma mère a tenté d'infléchir la décision de mon père, en vain... « La rue n'est pas un endroit pour une fille ». Il me reste les livres comme terrain de jeux, de rencontre et de liberté.

Le restaurant, au centre de Lima, n'avait rien pour attirer les regards. Sa simplicité lui plut, elle ne l'aurait jamais remarqué en se promenant. La devanture était étroite et ne laissait pas deviner sa profondeur. La radio enrobait le lieu de son programme d'airs qui avaient bercé le pays au temps de sa gloire. Dana n'imaginait pas de touristes y venant. Les clients avaient l'air d'habitues, c'était sûr. La musique désuète s'accordait à la salle, et au mur de l'autre côté de la rue dont la peinture rosée s'écaillait et laissait deviner les publicités peintes il y a bien longtemps. Elle s'assit à une table face à l'entrée.

Un homme entra. Un homme d'un autre temps. Long, mince, maigre. Il s'installa à la table devant la vitrine de la rue. Son profil d'oiseau découpait un long bec pointu. Un réseau de fines rides parcourait la peau de son visage. Comme le mur d'en face. Malgré sa bouche édentée qui projetait son menton d'humain vers son bec de rapace, il avait de l'allure. Il attendait le serveur. Sa main fine et longue imperceptiblement battait le rythme, il se laissait emporter dans la musique... Quel beau danseur il avait dû être ! Son pas glissait sur les parquets de bals, ses mains avaient tenu plus d'une taille cambrée et frémissante...

Le serveur aux cheveux gominés, une serviette presque blanche autour du bras, lui apporta le repas. L'homme pencha son nez crochu au-dessus de la soupe fumante, son œil de pélican triste se baissa. Il avait l'air aussi vieux que la ville. Indifférent à la folie du tumulte et des fumées du dehors, indifférent au regard posé sur lui. Il aspira le liquide en froissant sa paupière à l'ourlet rouge.

Vivons-nous dans la même ville ? se demanda Dana, quel Lima a-t-il connu, aimé ? Comme j'aurais aimé connaître cette ville du temps de sa splendeur ! Mon arrivée à Lima ! L'Institut me livre comme un paquet dans un hôtel sympathique en m'intimant de me reposer. Cependant, je décide d'aller à la découverte de la vie, dehors, je veux voir des gens, sentir des odeurs. La poussière et le bruit assourdissant, quelques heures plus tard, me poussent dans un bus d'un autre âge, dont les sièges sont liés entre eux par des lanières de caoutchouc arrachées vraisemblablement à une chambre à air fatiguée. La sono crachote en hurlant. Le receveur tague pour arriver jusqu'à moi et me réclame le prix du ticket, je ne parviens pas à déchiffrer son étrange visage. En l'observant mieux, je vois deux personnes en lui, deux personnes qui n'ont pas fusionné : l'une, jeune, apparaît fugitivement dans un geste, un étonnement, l'autre, usée, ancienne n'est presque plus là. Je le vois de profil d'abord, et lorsqu'il tourne la tête, l'étréouesse de son visage me surprend, son profil ne l'avait pas laissé soupçonner, et les deux personnes mêlées à jamais tentent de coexister. Cet homme a-t-il une personnalité double ? Et moi, est-ce que ça se voit que je suis multiple ? Je suis une scientifique, moi, qu'on destinait certainement à un mariage au pays, moi la « petite musulmane », je suis l'étudiante qui a brillamment réussi et la révoltée en butte à la tradition familiale. Voilà que je me mets à divaguer, c'est cette attente qui me rend nerveuse. Je me retiens de commander un pisco sour pour me calmer. C'est si bon qu'il est difficile de se limiter ! Mais à cette heure-ci, ce n'est pas recommandé. Et puis j'ai un rendez-vous.

Elle regarda le gros réveil publicitaire au-dessus du comptoir, et s'étonna de la lenteur du temps. Elle croyait être assise là depuis des heures alors que trois quarts d'heure à peine s'étaient écoulés. L'heure péruvienne, l'avait-on prévenu. *C'est comme l'heure arabe... c'est le temps de la rêverie, plus proche de notre horloge intérieure, sans doute. Je suis bonne en rêve... mais je ne suis pas ici pour rêver. Mais pour comprendre... quoi au fait ? Est-ce qu'il y a quelque chose à comprendre ?* Elle alluma une cigarette et fixa la rue. Pourquoi ce type lui avait-il donné rendez-vous dans ce quartier ? Dans ce restaurant qui ne payait pas de mine ? Et si ça allait être un fiasco ? Ce n'était pas le moment de tout voir en gris... Ce quartier vétuste était à deux pas du centre historique et ce... – quel était son prénom au fait ? – avait l'air ouvert, intéressé et intéressant. Mais n'était-ce pas encore une de ces techniques de dragueur ? Elle se méfiait un peu des Sud-américains, elle les avait côtoyés quelque peu en Europe. *J'ai le chic pour me mettre dans des histoires sentimentales déprimantes. Alors, attention ! Il me faut l'observer tout en me gardant de sourire ou de faire la belle malgré moi.*

Son sourire illuminait son visage tout entier, on le lui avait dit, répété et reproché durement, si bien qu'elle avait fini par cultiver, à l'adolescence, un air rébarbatif. Elle se permettait, depuis peu, de laisser ses cheveux bouclés libres, et de souligner ses beaux yeux noirs d'un trait de khôl. Elle s'était offert, avant de partir de France, des vêtements qui mettaient en valeur ses formes, alors qu'autrefois, elle se cachait sous des tee-shirts informes, des pantalons trop larges, des châles et des foulards qui maintenaient sa crinière noire sous contrôle.

L'homme à bec d'oiseau se leva. À peine était-il sorti qu'une femme replète entra et prit place non loin de Dana qui s'apprêtait à allumer une autre cigarette lorsqu'elle le reconnut. C'était bien lui qui entra ! Il lui fit un léger signe de tête en s'asseyant en face d'elle et dit à voix basse :

— Merci d'être là... Dana, n'est-ce pas ?

— Oui, et vous, c'est ? ...

— Mirko. Il y a une salle à l'arrière. Venez, nous pourrons parler tranquillement.

C'était pour cela qu'il avait choisi ce lieu peu en vue. Soudain, elle se méfia. *Et si c'était un hôtel de passe ? Ou un de ces coupe-gorge où l'on dépouille les touristes, les viole, les vend ?*

Elle sourit intérieurement, c'était le discours de sa mère et celui de certains médias. Vox populi ! Elle chassa tous ces mots qui ne lui appartenaient pas. Elle le suivit dans une grande salle où mangeaient des habitués, tandis que la télévision hurlait les nouvelles.

Ils commandèrent le menu du jour qu'il lui détailla puis il la fixa brièvement. Il essuya ses mains moites et maîtrisant son trac, il se lança :

— Je voudrais vous informer et aussi ne pas perdre de temps, le vôtre et le mien. Je représente un conseil de communautés indigènes du Pérou. J'en suis à la fois un membre et leur porte-parole, autant dire que je suis plus que concerné par ce qui se passe.

Elle leva les sourcils, étonnée.

— Oh ! Ce n'est pas dans la presse officielle que vous trouverez ce dont je vais vous parler... ni dans votre Institut. Je vous ai préparé quelques documents. Soyez rassurée, ils sont authentiques. Et vérifiables.

Il sortit un épais dossier de sa serviette et le posa à côté de la jeune femme. Elle se mit à le feuilleter. Tant de preuves accumulées ! Il chassa la tristesse qui s'immisçait en lui comme chaque fois que s'ajoutait une pièce.

— Tout ça ?

— Ceci n'est qu'un aperçu. Prenez votre temps pour le lire, chez vous. Je suis à même de vous fournir davantage d'informations sur tous les sujets abordés dans le dossier. Je vais aller droit au but, le temps nous est compté.

— À nous ?

— Non. À nous, peuples premiers de ce pays, à nous qu'on appelle aussi minorités ethniques, indigènes. Ce ne sont que des mots pour eux.

— Qui eux ?

— Les politiques, les multinationales et les médias qui sont à leur botte.

— Je ne comprends rien.

— Je le vois bien. C'est le pourquoi de notre entrevue.

Il se mordilla les lèvres, comment lui faire comprendre ?

— C'est votre premier poste sur le terrain ?

— Oui – elle s'anima – comme je vous l'ai dit, je travaille, enfin je vais travailler sur les plantes qui peuvent avoir une action contre le fléau du paludisme.

— Oui, sans doute, mais c'est le moindre...

— Que voulez-vous dire ?

— Il y a un fléau plus insidieux, plus silencieux... et létal.

— La punaise qui donne la maladie de Chagas ?

— Je ne parle pas de maladie, Dana, je parle du pillage et de la disparition de nos plantes traditionnelles. Je parle de nos communautés en péril.

Elle l'interrompt :

— Pillage ? Mais vous fabulez ! L'institut qui m'emploie a une renommée internationale, une déontologie irréprochable. Leur seul but c'est de lutter contre certaines maladies, sans pour cela menacer qui que ce soit.

— Vous avez bien appris leur leçon.

— Mais non ! J'ai travaillé trois ans en labo, sans compter des stages sur le terrain, je vous assure que je sais de quoi je parle.

La colère qui la gagnait lui fronçait les sourcils. Mirko comprit qu'il fallait se montrer patient s'il voulait l'intéresser à l'urgence de sa cause.

— Oui, sans doute.

— Je n'ai pas encore commencé mon investigation que je suis déjà jugée ?

— Non, ce n'est pas cela, il ne s'agit pas de vous en tant que personne.

— En tant que quoi, alors ?

Il hésita, soucieux de ne pas prononcer des mots qui pourraient la blesser.

— En tant que chercheuse. Voyez-vous, nous avons eu quelques déboires et il est légitime que je... Racontez-moi en quoi consiste votre travail.

— C'est celui de tous les ethno pharmacologues, dit-elle avec humeur. Nous isolons certaines molécules actives à seule fin de produire des médicaments pour soigner, soulager les souffrances, sauver des vies. Mais pourquoi me faites-vous dire ce que vous savez déjà ?

Elle alluma une cigarette, et se recula dans sa chaise. Il commençait sérieusement à l'agaçer. Pour qui se prenait-il à pontifier comme ça ? Elle n'avait pas quitté le carcan de la famille en payant le prix fort pour se retrouver sur la sellette !

— Je crois que vous n'avez pas toutes les données et qu'il est de mon devoir de vous informer. Tout n'est pas aussi propre qu'on veut vous le faire croire.

— Je n'ai pas encore pris mon poste que vous jetez le doute...

Une forte envie de le planter là la saisit. Il n'avait pas le droit de ternir la joie et la fierté de son premier poste à l'étranger, de tout ce pour lequel elle avait travaillé dur, bravant les brimades paternelles, se privant plus d'une fois !

— Dana, nous avons besoin de vous, murmura Mirko qui avait senti son envie de partir, écoutez encore quelques instants.

Sa voix, à la fois persuasive et désespérée retint la jeune femme qui prit alors conscience de la sincérité absolue de cet homme.

— Pourquoi moi ?

Le serveur leur apporta deux assiettes de soupe fumante. Mirko, à l'air étonné de Dana, lui expliqua que tout menu populaire commençait par une soupe. Elle écrasa sa cigarette et goûta, l'air satisfait. Mirko enchaîna :

— Cette démarche, je la fais auprès des chercheurs chaque fois qu'il m'est permis d'en rencontrer, chaque fois qu'on me permet de parler, chaque fois que je sens qu'il peut y avoir une écoute vraie... Vous êtes une scientifique, oui, mais vous semblez accessible, vous ne ressemblez pas à vos collègues scientifiques... Moi non plus je ne ressemble pas aux membres de l'intelligentsia, je n'appartiens pas à l'élite de mon pays. Regardez-moi, je suis métissé. On ne voit que l'Indien en moi, j'en suis fier, même si ce mot est trop souvent péjoratif ici et inexact, et cela n'ouvre pas les portes.

— Je peux comprendre.

— Je suis petit, brun, pauvre, je n'ai pas de voiture. Autant de « tares » dans ce pays. Ce costume, le seul, je l'ai acheté quand j'étais étudiant, car il faut soutenir sa thèse déguisé en notable. C'est le code social ici.

— Je vous écoute.

— Merci ! Il faut que vous sachiez que les grandes firmes pharmaceutiques guettent les découvertes pour déposer des brevets. Des laboratoires pillent notre patrimoine naturel et culturel, nos savoirs. Leur appétit est féroce. Et ils ont besoin de gens comme vous. À la fois spécialistes en plantes et en ethnologie, n'est-ce pas ? Dans votre métier, Dana, ne perdez jamais de vue l'humain.

— Cet aspect-là m'intéresse énormément.

— Les plantes que vous recherchez, vous ne les trouverez jamais seule. C'est nos guérisseurs traditionnels qui vous aideront. Leur savoir ancestral est immense, la biodiversité pour eux n'est pas un vain mot.

— J'entrevois mon travail comme une collaboration. Je sais que l'exploitation des plantes se fera avec l'aide des membres des communautés.

— Que cette exploitation, comme vous dites, ne devienne pas un nouveau type de colonialisme.

— Vous y allez un peu fort, quand même !

— Cela vous heurte ? Vous savez, ce qui peut sembler une préoccupation philanthropique couvre trop souvent un pillage de nos ressources. Il y a tellement d'argent en jeu... ça se compte en milliards, Dana, en milliards ! Même votre discours, sans le vouloir, en témoigne : vous parlez d'exploiter plutôt que d'apprendre. Et les communautés ne sont pas associées aux bénéfiques. C'est à cela que nous travaillons. Et à notre dignité.

Le garçon apportait le second plat, un « seco de cordero », à base d'agneau. Ils mangèrent en silence, puis Dana demanda :

— Qu'attendez-vous de moi ?

— De ne divulguer que ce qui ne peut pas nuire à la communauté. Vous serez déroutée plus d'une fois... notre conception de la maladie est si différente de la vôtre ! C'est de l'être dans sa totalité dont s'occupent nos guérisseurs. Restez attentive. Vous serez peut-être approchée par des requins aux dents longues...

— Pour quoi faire ?

— Toute information est bonne à prendre, à vendre. Vous savez, certains n'hésitent pas à déclarer que les plantes font partie du patrimoine de l'humanité, exploitant les communautés qui ont conservé jusqu'à ce jour les richesses de la nature...

Il se tut un court instant, Dana semblait peu concernée. Il le fallait pourtant ! Il continua avec conviction.

— Le monde du matérialisme pénètre cependant, de gré ou de force, et nous pervertit. Nous ne pouvons plus vivre sans l'argent.

— Oui, mais on ne peut que constater que c'est inévitable, ça se retrouve partout, ou presque.

— Je refuse ce fatalisme ! Voulez-vous un dessert ?

Elle consulta le menu et demanda :

— Quel joli nom « suspiro limeño » ! Qu'est-ce que c'est ?

— Un gâteau délicieux, une spécialité.

— Je vais y goûter. Et un café, s'il vous plait.

Mirko héla le garçon pour le reste de la commande et reprit :

— Ce qu'il y a de pernicieux, c'est que ce même système qui nous écrase nous fait connaître au reste du monde. C'est à la suite de son invasion par la Chine que le bouddhisme tibétain s'est répandu en Occident, n'est-ce pas ? Dans notre cas, l'Occident qui pille la forêt veut s'emparer de nos savoirs gratuitement, et parodie notre culture en voyant de la magie partout et en organisant même des voyages touristiques, dits chamaniques !

— Pour quelques illuminés, sans doute.

— Pas seulement, certains ont une authentique recherche. Dana, il est urgent que nous restions nous-mêmes. C'est une question de vie ou de mort. Et quand je dis « mort », ce n'est pas une métaphore, c'est au sens propre.

Voilà qu'il en rajoute, faut quand même pas exagérer !

— C'est là que s'inscrit votre action donc, elle prononça ces paroles avec une certaine ironie.

— Une de ses facettes, en tous cas, car l'étendue du travail est immense. Vous vous en rendrez compte en étudiant les dossiers. N'hésitez pas à me contacter en cas de difficulté, d'interrogations, lors de votre mission.

— Nous, chercheurs, sommes formés et informés par tous ceux qui nous ont précédés sur le terrain.

— Certainement, Dana. Mais ceci reste un cliché, croyez-moi, tout n'est pas du ressort de votre Institut. Pour coopérer, nos guérisseurs vont vous observer avant de vous faire confiance. Voici ma carte.

— Je vous remercie. Je dois partir, maintenant.

Mirko se leva pour lui serrer la main et lui remit le dossier. Dana insista pour payer leurs deux repas et sortit rapidement.

Elle se retrouva dans la rue avec la sensation d'avoir reçu un seau d'eau sur la tête ! Trop d'informations, et trop d'ombre en même temps, trop... Elle avait bien fait de lui taire qu'elle partait pour sa première mission le lendemain. Après tout, ça ne le regardait pas ! Elle était bien capable de se débrouiller toute seule... Et qui sait si lui-même n'était pas un espion industriel à la solde de...

Cependant, tout ce que Mirko lui avait dit avait un accent de vérité et de sincérité indéniables. Les conférences sur l'environnement, certaines associations aussi, divulguaient ces méthodes répréhensibles... Mais ce n'était pas le moment ! Elle n'avait pas envie d'entendre tout cela. Trop tard, hélas ! Impossible de l'ignorer, désormais ! Elle se défendait en se disant qu'il jouait trop facilement la carte mélodramatique. Et puis il réveillait des sentiments familiers. Ce manque de respect, cette mise à l'écart humiliante, cette ignorance de l'autre, elle les connaissait. Elle ne voulait surtout pas les faire ressurgir. Elle verrait bien ! L'irritation la gagnait. Un verre ! Voilà ce qu'il lui fallait. C'était urgent !

Parvenue à la place San Martín, elle avisa un vieil hôtel élégant et désuet, y pénétra. Il y avait un bar dont les fenêtres aux longs rideaux amidonnés donnaient sur la place. Dana entra. Installée dans un fauteuil de velours aux accoudoirs usés, elle feuilleta assez distraitement l'épais dossier, en attendant de déguster un pisco sour commandé à un serveur qui mit un temps infini à le lui apporter. « ... un quart des médicaments est fabriqué à partir de plantes...

sur trente millions d'espèces végétales et animales, un million quatre est répertorié à ce jour... le marché mondial est évalué à plus de cinquante milliards de dollars... » *Cinquante milliards ! C'est une sacrée somme, et de source sûre, ainsi, il n'a peut-être pas exagéré ce défenseur des causes perdues !*

Elle fourra le gros dossier dans son sac. Le mélange mousseux était frais, délicatement citronné et l'aïda à chasser les doutes et mises en garde insufflés par Mirko, ce missionnaire d'un autre ordre. Le breuvage était léger, c'était comme s'il ne contenait pas d'alcool. De la pointe de la langue elle lécha la mousse déposée sur ses lèvres pleines, avec délectation, sans avoir conscience de la sensualité de son geste et commanda un autre verre. Elle se détendit et se mit à sourire à l'idée de son tout prochain départ.

Un homme, élégamment vêtu, était accoudé au bar. Un sourire flottant sur ses lèvres, il se tourna vers Dana dont il observait le reflet dans la grande glace du bar depuis un long moment.

Ce goût ! Ce goût de néant... je le connais, je l'ai connu mille fois plus fort, comme une nausée de tout le corps. C'est pas la première fois, pourtant, mais que ce soit la dernière ! C'est pire qu'être rejetée. Et j'ose dire que je hais le mensonge. Mais moi, qu'est-ce que je fais quand je minaude ? Quand je me laisse aller au jeu de la séduction que l'alcool rend trop facile ? ... Ce corps étendu me dégoûte, il a profité de moi, ce salaud, en me faisant trop boire ! Un amant ça ? Il baise comme un manche ! ... Mais c'est moi qui l'ai laissé faire... Je ne veux pas le voir éveillé. Je ne veux pas le voir tout nu, ni entendre ses paroles creuses, ses clichés sur les Françaises et l'amour. C'est tout ce qu'il sait dire ! Et d'abord, je ne suis pas Française ! Mais ça il ne le saura pas, c'est mon secret. Il n'a pas à me connaître. Je ne veux pas me voir dans ses yeux de conquérant. Et encore moins me voir dans la glace ! Mais qu'est-ce qui m'a pris ? Jusqu'à quand je vais répéter ce mauvais film ?

III

Cette nuit d'horreur, dans la cave. Dans la cave ! Ce salaud de Farid – que les vers le bouffent – a abusé de moi, de mes seize ans, de mon ignorance. De ma connerie, oui ! Pourquoi j'ai cru qu'il était mieux que les autres, différent ? Ces autres qui se vantaient de leurs exploits dans les caves. Sales rats ! J'aurais dû comprendre... Ah ! Elle a été belle, ma nuit de noce ! Il m'a prise dans les bras pour me jeter par terre, sur le ciment sale et froid ! Je tremblais et lui, devenu étranger ! Cette lueur de folie dans ses yeux, il n'avait plus d'oreille pour mes cris, mes supplications. « Ferme-la, salope, ou je t'enfonce les dents dans ta bouche et j'appelle la bande qui te passera dessus ! » Je n'étais plus sa gazelle, son coin de ciel, les raisins noirs de mes yeux ne l'enivraient plus ! « Arrête de chialer, sale pute ! Ne me dis pas que tu ne cherchais pas ça ! » Et il me pénètre brutalement et s'agite, me cloue. Pire que le mouton de l'Aïd ! Il a égorgé ma confiance, et ce n'est pas que mon sang qui est parti, c'est mon innocence, mon espoir. Il m'a vidée de mes illusions. Et cette douleur, bien réelle, me coupait en deux, comme une souris dans le piège. « Vous cherchez toutes ça ! Tu verras, tu m'en redemanderas. » Moi, je n'ai qu'une envie, me rouler en boule et pleurer, pleurer jusqu'à l'oubli. Puis il se lève, remonte son jean. « Voilà, tu as connu un homme, un vrai, pas un pédé. Tu es à moi, maintenant, tu entends ? » Et il me laisse dans la cave humide. Je crois mourir, je veux mourir. J'ai tellement mal, mal au ventre, mal au sexe, mal à l'âme. Je croyais l'aimer, ce monstre. Je croyais surtout qu'il m'aimait. Il est pas mieux que mon père que j'entends menacer ma mère quand elle n'est pas disposée au « devoir conjugal ». J'ai vomi, vomi... C'est moi que je vomissais. Et puis la peur m'a saisie de ses mains froides et impitoyables. Et s'il revenait avec la bande ? Je me suis enfuie jusqu'aux toilettes du centre commercial. Le soleil couchant embrasait les immenses vitres, je voulais qu'il brûle ma mémoire.

— Vous allez trouver le soleil, Mademoiselle, dit le chauffeur.

Dana poussa un soupir, refoulant peine et rage à l'évocation de cet amer souvenir. Se concentrer sur le présent, voilà ce qu'il fallait faire. Elle décida de poursuivre cette conversation courtoise.

— Tant mieux, car ici, quelle brume ! C'est toujours comme ça ?

— Presque toujours, surtout à cette heure-ci. Mais vous verrez, le soleil perce le brouillard dès qu'on s'élève. Vous allez le constater de l'avion.

— Vous êtes de Lima ?

— Non, je viens des montagnes, près de Huaraz. Vous connaissez ?

— Pas encore. J'irai, car on dit que c'est très beau. Lima est une ville étrange, non ? Bâtie entre deux déserts, l'océan et les Andes...

— Et sur un désert. Vous avez vu les falaises de sable qui surplombent la côte ?

— Oui, je me demande comment elles tiennent. En fait, c'est une oasis tentaculaire... envahie par des caravanes sans fin de véhicules et par la pollution. J'avoue que le soleil me manque un peu.

— Il faut habiter aux environs, vous savez, dès qu'on s'éloigne un peu, à Ciénaga ou Santa Eulalia, on a le soleil.

— C'est beaucoup trop loin, je passerai mon temps en transport. Et puis la maison que je loue me plaît beaucoup.

— Ah ! Bien sûr, Barranco est un beau quartier, surtout en bord de mer. C'est plus calme.

La voiture de l'Institut était venue la chercher à l'aube, évitant la cohue sur le chemin de l'aéroport et parce qu'elle partait par le premier vol de la journée. Elle n'avait pas

dormi. Rentrée au milieu de la nuit, elle avait vérifié et revérifié ses bagages. Elle partait pour trois semaines sur le terrain ! Sa première mission ! Enfin ! Son chef de projet lui avait parlé de la communauté située à quelques heures de piste de Cusco. Dans la forêt de Manu dans l'état de Madre de Dios. *Quel drôle de nom !* s'était-elle dit, curieuse de découvrir le nom originel, celui d'avant l'évangélisation. Dans la ville de Cusco elle ne resterait que deux jours. Quantité d'informations lui avaient été fournies. Impatiente et ravie, elle avait même savouré la petite peur qui la taraudait finissant par devenir enivrante et qui, surtout, lui avait fait oublier sa lamentable et mal nommée aventure amoureuse de la veille. Désireuse de bien faire, d'être accueillie, acceptée, elle avait échafaudé des projets, elle serait celle qui... Les gens l'adopteraient, c'était sûr, ils ne la prendraient pas pour une gringa là-bas, elle ne ressemblait pas aux autres, Mirko l'avait remarqué. Sa famille pourrait en être fière... Sa mère surtout, parce que son père, à part le mariage...

Elle prit soudain conscience que l'avion amorçait la descente et son regard se perdit dans les sommets environnants. L'air frais du dehors la surprit. On l'attendait avec une pancarte portant son nom pour la conduire à l'hôtel. C'était une bâtisse coloniale pleine de charme, à quelques rues de la place centrale. Elle devait se mettre en contact avec le chauffeur interprète qui la guiderait jusque chez les Ashqyra. Ne pouvant le joindre, elle s'offrit alors une marche de découverte, au hasard, comme elle aimait le faire.

Subjuguée par l'harmonie des rues qui racontaient l'histoire millénaire de cette cité légendaire, elle se sentit des ailes, mais, à cette altitude, l'oxygène raréfié lui enserrait le crâne et lui coupait le souffle. La lenteur s'imposait. Elle s'assit sur un banc de la place des Armes et se sourit à elle-même. Le ciel était pur, dégagé, les collines encerclant la ville se voyaient parfaitement. C'était si bon de se retrouver loin des voiles de brume dont Lima se drapait ! Elle avait à peine eu le temps de s'installer dans sa maison, mais se promettait de jouir du lieu à son retour. *Je vais faire venir ma mère, il faut qu'elle voie où j'habite, on ira se promener sur la plage en bas de la Bajada de Baños. Elle oubliera la cité et sa grisaille...*

Un groupe d'enfants l'entoura, la tirant de sa rêverie. Elle les écouta avec bienveillance. Leurs joues, rougies par le froid sec et par le soleil, la réjouirent ainsi que leur discours pour lui vendre, qui des cartes postales, qui des marionnettes de doigt finement tricotées, qui des lacets tressés pour les cheveux. *C'est comme au pays, il faut se débrouiller dès l'enfance.* Elle ne résista pas au charme des bambins et reprit sa promenade en leur compagnie. Ils la guidaient à travers le quartier escarpé de San Blas et lui décrivaient déjà la pierre la plus célèbre de Cusco. Le plus petit d'entre eux s'accrocha à sa main.

.....

Fin de cet extrait de livre

Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :



<http://www.editions-humanis.com>